

CAHIERS METANOÏA No 39

39

1984

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

imprimé en France 09-84

Imprimerie du Crestois
26400 Crest

Dépôt légal n° 09.84

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

LES CLEFS DE LA GNOSE

p. 3

EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 50

p. 8

COMMENTAIRE

p. 10

RECHERCHES

*LA LUMIERE DANS L'EVANGILE SELON THOMAS
ET CHEZ NISARGADATTA*

p. 15

MEDITATION AU FIL DE LA PLUME

p. 17

BIBLIOGRAPHIE

UN EVEILLE CONTESTATAIRE : U.G.

p. 23

ALFRED SAPIN, POETE GNOSTIQUE

p. 30

PAROLES DE JESUS ET PENSEE ORIENTALE

p. 34

POESIES

p. 37

Comment se procurer les Cahiers Métañoia ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métañoia ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métañoia : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie

D'avance merci !

ÉDITORIAL

LES CLEFS DE LA GNOSE

Jésus sait très bien que la pure gnose, celle dont il vient nous rendre les clefs que les scribes et les pharisiens — autrement dit les psychiques — ont occultées, seuls des êtres rarissimes sont à même de la recevoir. Ainsi les réponses qu'il donne au logion 50 ne peuvent être comprises que par ceux qu'il appelle les monakhos. Ce constat qui révolte le mental, les grands maîtres l'ont tous fait ; ils nous ont même donné à ce sujet des chiffres ébourifants ; moins de un sur un million au dire de certains ; un sur dix millions selon Nisargadatta ; un sur mille, puis deux sur dix mille chez Jésus (log. 25), ce qui donne un sur cinq millions. Or n'oublions pas que la Judée, la Samarie et la Galilée, contrées que parcourait Jésus, comprenaient, réunies, peut-être moins de 200 000 habitants à l'époque. Aussi, si nous laissons parler le bon sens sans nous laisser impressionner par le goût du merveilleux et du miraculeux qu'on rencontre à chaque ligne dans les évangiles canoniques, les chances de trouver en Palestine, au temps de Jésus, plus de deux ou trois interlocuteurs véritablement gnostiques étaient, d'après le calcul des probabilités, extrêmement réduites. Du reste, s'il en avait été autrement, c'est-à-dire, s'il y en avait eu d'autres ayant réellement la compréhension d'un Thomas, d'une Salomé et peut être d'une Mariam, ils auraient été comme eux l'occasion d'échanges au plan où Jésus est toujours situé : on aime à parler de ce qui est sa raison de vivre ; on cherche à purifier sa vision, bref, à vivre ce qu'on est. Or, à part les exceptions que nous connaissons, les interpellations ne permettent que des dialogues de sourds comme en témoignent bon nombre de logia, par exemple les 6, 12, 14, 28, 37, 51, 52, 74, 89, 91, 102, 104, 113. Chacun montre que les interlocuteurs sont à un niveau psychique, alors que Jésus parle le langage du monakhos, un langage sans concession, révélateur de la gnose éternelle. Ainsi, tandis qu'il parle de

retour à l'Un originel par la voie de la gnose, les disciples, qui sont sous l'emprise du mental, veulent aller dans le sens de l'histoire et assister à la réalisation des prophéties.

Quelques logia, cependant, attestent que Jésus parle à des hommes ou à des femmes qui sont aptes à saisir le langage de la gnose : Thomas et Salomé sont de ceux là, car, si à certains moments l'ivresse est généralisée, comme au logion 28, à d'autres moments, les paroles du Maître laissent supposer que, dans l'auditoire, il y a des personnes à même d'entendre ses « mystères » (log. 62), ce qui montre bien que les interlocuteurs changent suivant les lieux et les circonstances, et que le terme de disciples désigne simplement l'entourage du moment.

L'approfondissement de la gnose nous permet justement d'abandonner de vieux schémas qui ne sont sécurisants que pour le psychique. Le portrait que celui-ci se fait encore de Jésus est celui d'un maître venu dispenser un enseignement magistral, cohérent et systématique, un enseignement qui a servi de fondement à la doctrine chrétienne. Qu'il ait été récupéré par ceux qui rêvaient d'un Messie venant réaliser les prophéties, c'est une affaire proprement psychique qui ne concerne pas le gnostique.

Comme tout grand initié, Jésus ne se projette pas. Il ne vient pas secourir un peuple qui attend des signes pour orienter sa geste historique. Il ne veut sauver personne. Il ne veut pas « faire du bien ». Allons plus loin encore ; il est inconscient du « bien » qu'il peut faire ; il est étranger à l'idée de vouloir transmettre un enseignement. Simplement, il répond avec sa spontanéité totale à la quête des gens qu'il rencontre, mais seulement quand la demande est sans arrière pensée, car il ne tient pas à multiplier les incompréhensions qui ne seraient pas le point de départ d'une interrogation sérieuse. La lecture de l'Évangile selon Thomas nous apprend que Jésus écarte les importuns dont les questions témoignent d'une inaptitude à la vraie connaissance, ou, tout au moins, ses réparties sont telles qu'elles sont incompréhensibles au plan psychique d'où émanent les questions. Si l'initié y trouve son compte, le curieux ou l'intrus par contre sont tout de suite désarçonnés.

Le Maître authentique n'a pas d'intentions, il ne nourrit pas de projets. Il réagit spontanément à la situation du moment. En d'autres termes, le temps n'intervient pas entre action et réaction. Il n'y a pas de prédiction parce que le devenir n'existe pas. Il baigne dans l'harmonie cosmique même si le mental voit partout des périls, des menaces ou des promesses. Il ne voit personne à sauver,

car il sait, comme Jésus, que le monde (du psychique) est un cadavre (log. 56), comme Maître Eckhart que les créatures sont pur néant, ou, suivant Nisargadatta, que c'est de la personne qu'il faut se préserver, ou encore avec Hui-neng que se délivrer de son mental c'est délivrer tous les êtres.

Ainsi si je vois quelqu'un à sauver, c'est parce que je suis encore sous l'emprise de mon mental. Le souci de « faire du bien » est donc proprement mental et l'on comprendra que le vrai maître en soit complètement libéré. C'est du reste ce que tente de faire comprendre Nisargadatta à un visiteur : « Au niveau où je me tiens, j'ignorais la valeur de ma connaissance de la réalité mais Maurice Frydman... m'a dit : tout ce qui est dit ici à un visiteur est ensuite perdu et pourrait pourtant aider beaucoup de chercheurs de vérité... Mais tout cela n'a aucun effet sur moi et je n'ai rien fait pour que cela se produise » (Sois, p. 39 - 40).

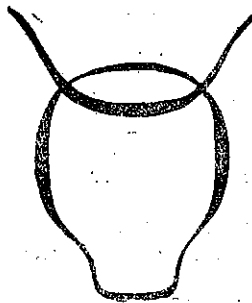
On ne peut s'empêcher de penser ici au mystère qui entoure la vie et l'œuvre de Lao Tseu. La plupart de ses biographes rapportent une anecdote suivant laquelle, ce maître souverain de l'obscurité — ainsi l'appelait-on —, en quittant la Chine et sur le point de traverser la Grand Muraille, aurait été prié par l'officier gardien de la passe de l'Ouest, Yin Hi, d'écrire pour lui un résumé de sa doctrine. C'est dans ces conditions que le Tao Te King aurait vu le jour.

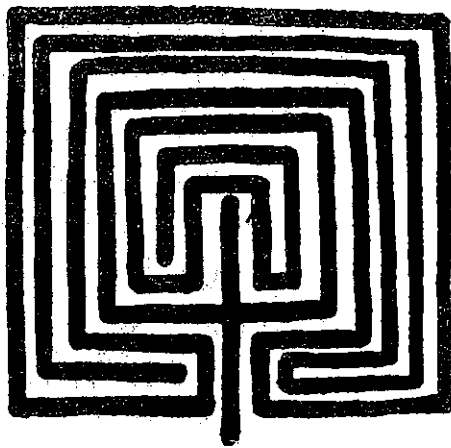
Pour ce qui a trait à la genèse du recueil de logia de l'Évangile selon Thomas, pourquoi ne pas prendre au pied de la lettre ce qui est dit dans le petit préambule : « voici les paroles cachées que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas » ? Nous savons la relation privilégiée de Jésus avec Didyme Judas Thomas, le disciple initié qui a bu à la même source bouillonnante que Jésus et qui a le souci de continuer à y boire lorsque Jésus sera réduit au silence, ce qui ne saurait tarder étant donné l'agressivité qui se déploie contre lui. Thomas veut donc recueillir, pendant qu'il en est temps encore, les paroles que le Maître a dites. Le Maître répond à sa requête, et c'est sous sa dictée que Thomas écrit. Ce qui s'est passé pour Nisargadatta, pour Lao Tseu, se passe également pour Jésus. Il répond spontanément à la demande de celui qui, sans être au niveau du Maître, est établi et avance sur cette voie de gnose que Jésus a déjà parcourue, c'est en somme un condensé de ce qui a été vécu par Jésus et par Thomas depuis un an ou deux qui va constituer pour celui-ci comme un prolongement de la présence lorsqu'il va se trouver seul de-

main. A lire et à relire ses paroles, il va en recevoir impulsion, stimulation, encouragement, comme cela arrive pour nous aujourd'hui dans la mesure où nous sommes déterminés à boire à la bouche du Maître (log. 108).

Mais alors pourquoi avoir relaté tant et tant d'incompréhensions de la part de ceux qui sont appelés disciples ? Parce que, nous l'avons vu, le Maître veut écarter les importuns, .. et ils sont le grand nombre — qui, à divers niveaux mais toujours sur un plan mental, ne cherchent dans ses paroles qu'un moyen de satisfaire des désirs ou d'éviter la peur, mais aussi parce que Jésus répond spontanément à la demande des plus démunis apparemment de ses interlocuteurs, sachant que les gens simples sont souvent plus près de leur origine que les gens instruits. C'est du reste à ceux-là que Jésus s'adresse lorsqu'il dit : « Je te bénis, Père, ... parce que tu as caché cela aux sages et aux habiles et que tu l'as révélé aux tout petits » (Mt 11.25 ; Lc 10.21).

Les tout petits et ceux qui leur ressemblent sont plus près de l'Un originel que ceux qui croient qu'on vit en se projetant, même s'ils semblent avoir de lourds handicaps, même si leur entourage paraît compromettre toute chance d'entendre la parole. Un passage de l'Évangile selon Philippe nous dit de Jésus : Il ne s'est pas révélé comme il était en réalité, mais il s'est révélé comme on pouvait le voir : — il apparut grand aux grands, petit aux petits. On pourrait ajouter que c'est à ces derniers et à ceux qui leur ressemblent que Jésus promet le Royaume..





- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 SI LES GENS VOUS DISENT :
- 3 D'OU ÊTES-VOUS ?
- 4 DITES-LEUR :
- 5 NOUS SOMMES VENUS DE LA LUMIÈRE,
- 6 LÀ, OÙ LA LUMIÈRE EST NÉE
- 7 D'ELLE-MÊME.
- 8 ELLE S'EST LEVÉE
- 9 ET MANIFESTÉE DANS LEUR IMAGE.
- 10 S'ILS DISENT :
- 11 QUI ÊTES-VOUS ?
- 12 DITES :
- 13 NOUS SOMMES SES FILS
- 14 ET NOUS SOMMES LES ÉLUS DU PÈRE LE VIVANT.
- 15 S'ILS VOUS DEMANDENT :
- 16 QUEL EST LE SIGNE DE VOTRE PÈRE QUI EST EN VOUS ?
- 17 DITES-LEUR.
- 18 C'EST UN MOUVEMENT ET UN REPOS.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Y

En lisant le logion 50, je ne puis m'empêcher de me souvenir du choc éprouvé à la lecture du récit que fit si simplement Maharajh de sa libération, dans l'entretien 78 du 13 novembre 1971.

Je pourrais objecter qu'étant venue au monde près de 2000-ans après Jésus, n'ayant connu ni la puissance ni la grâce d'un Gourou, n'ayant donc pas de mémoire sur laquelle m'appuyer, je ne suis pas concernée. Faible objection. En réalité, je suis concernée dès le début, complètement piégée. Car le logion 50, dans la continuité du 49, me parle de ma nature réelle.

Jamais ma personne n'a eu le moindre soupçon de cette nature réelle, et pourtant, ayant reçu ces paroles là où je n'ai ni lieu ni âge, je n'ai pas douté un instant de leur véracité.

Quel étonnement, quel émerveillement de me découvrir une telle filiation ! Etre issu de cette lumière qui n'a pas besoin de la conscience pour être. Etre à la source du monde et pouvoir l'aimer infiniment tel qu'il est, comme son enfant. Etre choisi par ce que j'ai choisi, c'est l'amour. Enfin, le signe de ma filiation, qui prouvera que je ne suis pas un imposteur, mouvement et repos simultanés, mouvement sans que le repos en soit affecté.

Pourtant, je suis sans illusion sur la tâche à accomplir. Des tonnes d'ignorance, des siècles d'habitudes alourdissent le fardeau.

Mais je suis sans souci : Ce n'est pas moi qui ai à travailler.

Marie-France HENRY



Les trois questions du logion peuvent être formulées ainsi :

D'où venez-vous ?

Qui êtes-vous ?

Où allez-vous ?

Elles sont gnostiques dans la mesure où elles expriment la nostalgie de l'Un.

La dernière des trois questions laisse pressentir des divergences et des discussions entre pneumatiques et psychiques sur le *signe* du Père. Il est évident que le psychique ne peut concevoir ce signe que dans un futur et un ailleurs, alors que le pneumatique ne peut le situer qu'au-dedans de lui.

Dans les évangiles canoniques, l'entourage demande à Jésus un *signe* venant du ciel (Mt 12.38... et 16.1... ; Mc 8.11 ; Lc 11.16... et 11.29...). Le Maître répond qu'il ne sera donné à cette génération mauvaise et adultère que le signe de Jonas. Autrement dit, les psychiques, à commencer par les prophètes, sont inscrits dans le *devenir* ; ils sont par conséquent la somme de leurs fantasmes et de leur ivresse.

Tout se passe donc comme si Jésus, après avoir récusé tout signe extérieur, en soit venu au royaume intérieur, celui du Père. Le raccourci extrême du logion laisse sous-entendre des débats qui se poursuivent :

S'ils vous demandent :

Quel est le signe de votre Père qui est en vous ?

Dites-leur :

C'est un mouvement et un repos.

Les trois questions sont susceptibles d'être posées par des ennemis, des curieux, des velléitaires, mais aussi peut-être, par des chercheurs authentiques, encore qu'il soit précisé dans les évangiles canoniques que le *signe* ait été demandé par les Pharisiens et les Sadducéens et que Jésus, dans sa réponse, en parlant de « cette génération mauvaise »... n'excepte personne.

Le logion 91 reproduit bien, malgré sa sobriété, le climat général des entretiens :

Ils lui dirent :

Dis-nous qui tu es,

Afin que nous croyions en toi.

Il leur dit :

Vous sondez le visage du ciel et de la terre,

Et Celui qui est devant vous,

Vous ne le connaissez pas,

Et ce moment-ci, vous ne savez pas l'apprécier.

Au logion 62, Jésus prend soin de dire qu'il communique ses mystères à ceux qui en sont dignes. En revanche, au logion 50, il n'est question ni de discrimination ni de prudence. Les *koans* que constituent les réponses sont-ils tels qu'ils découragent toute tentative d'immixion et d'ingérence ? Ils sont en tous cas suffisamment hermétiques pour que le profane n'ait pas envie d'insister. La

remarque de Nisargadatta : « Ce que je vous dis est totalement incompréhensible au niveau psycho-somatique », s'applique parfaitement aux réponses de Jésus : celles-ci ne peuvent laisser subsister aucune ambiguïté.

Tout se ramène finalement à la question centrale : Qui suis-je ? et à la réponse qui peut en être donnée :

Au temps où vous étiez Un,
Vous avez fait le deux ;
Mais alors, étant deux,
Que ferez-vous ?

J'étais donc Un à l'origine. Ce qu'il m'est demandé de comprendre, maintenant que j'ai fait le deux, c'est que, dans cette condition nouvelle, je suis toujours Un et le resterai à jamais, car mon fonctionnement dualiste n'est qu'apparent et ne saurait donc modifier ce qui était à l'origine. Ici le mental est évidemment en déroute :

Cet Un originel est, je le sais, du domaine de l'indicible. Les mots pour en parler suggèrent plus qu'ils ne désignent. Jésus dit de son Père qu'il est lumière au-delà de l'image (log. 83). Il dit également de lui-même : « Je suis la lumière qui est sur eux tous », et de Salomé : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière » (log. 61). Dans le présent logion, il précise que nous venons de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même. La lumière dont parle Jésus n'est pas celle que voit l'œil ; de même celle dont nous entretenons Nisargadatta lorsqu'il dit : « Vous n'êtes que lumière ». Elle n'est pas davantage celle du physicien pour qui toute lumière est émise par une source matérielle. Les soufis qui ont tenté de nous la décrire parlent de *lumière noire* ; ils la qualifient de lumière révélatrice, qui *fait voir* ; elle est *sujet absolu* ne pouvant en aucun cas devenir objet visible.

Sans prétendre cerner la réalité, des mots peuvent nous aider à nous mettre sur la voie, c'est ce que nous propose la fin du logion à propos de ce signe intérieur : « Dites-leur : c'est un mouvement et un repos ».

Le propre de notre nature, qui est lumière, est de rayonner et d'éclairer. Ce qui se passe au niveau pneumatique a son correspondant au niveau psychique et ainsi, nous permet une approche intéressante : je cherche dans les choses à retrouver le reflet que mon être a projeté sur elles, c'est pourquoi elles me sont précieuses et c'est pourquoi aussi elles me ressemblent. Ainsi, si je prends un exemple dans la peinture, il va sans dire que le portrait du Docteur Gachet peint par Van Gogh ressemble plus au peintre qu'au modèle. D'une façon similaire, je peux dire que la rose est à l'image de la lumière car le mouvement qu'elle engendre est création tandis que la contemplation d'elle-même que la rose permet est repos : rayonnement dans la création, plénitude dans le repos. Le mental voit deux opérations successives parce qu'il ne peut pas ne pas les inscrire dans le temps. En réalité elles sont hors du temps, parfaitement synchrones. Il n'y a pas de repos sans vie comme il n'y a pas de vie sans repos. La vie est création, le repos est destruction. Vishnu et Shiva sont à l'œuvre en même temps mais hors du temps.

En se définissant comme étant la lumière, Jésus ajoute : « Le tout est sorti de moi, le tout est parvenu à moi ». Le tout, en sortant de la lumière, engendre les images. La lumière, en absorbant les images, fait tout revenir à elle. L'engendré est le repos de l'infinie possibilité. L'engendré est le mouvement de l'énergie infinie.

Aux yeux du psychique, ce qui naît est appelé vie et ce qui s'éteint est appelé mort. Aux yeux du pneumatique, le cours qui va de la naissance à la mort est d'une telle précarité que le départ et le retour sont à peine discernables ; ils n'occulent pas en tous cas l'état antérieur à la naissance, et la mort n'est

rien d'autre que le mouvement coupé de sa source qui est le repos, c'est-à-dire le mouvement qui comporte un aller sans retour. Lorsque Jésus dit : « Ceux qui sont morts ne vivent pas », il vise ceux qui sont identifiés au personnage qui se projette dans le devenir. Cette projection est un simulacre, une inversion de la vie ; elle est morte en vérité. En d'autres termes, ce que le psychique appelle *vie* est en réalité *mort* : c'est comme une flèche qui décrit une trajectoire avant de tomber ; en se confondant avec le mouvement qu'il veut prolonger jusqu'à la mort physique et même au-delà, il tourne le dos à son origine, c'est pourquoi il est déjà mort.

Le gnostique embrasse repos et mouvement. Il ne peut connaître le repos que s'il est engagé dans le mouvement. Mais ce qui le sauve, ce qui fait de lui un élu du Père le Vivant, c'est qu'il garde la nostalgie du repos et qu'il n'a de cesse de le retrouver.

La parole de Jésus sur le signe caractéristique du gnostique : « c'est un mouvement et un repos », nous invite à revoir fondamentalement les notions mêmes de vie et de mort. Belle tâche en perspective !

E. GILLABERT



Cioran a écrit dans un de ses nombreux essais qu'on peut bien qualifier de gnostiques : « La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme d'idées précises qu'il avance ». Quel hommage rendu a posteriori, et sans doute involontairement, à l'auteur de ce superbe propos « ... un mouvement et un repos... ». Car pouvait-on s'exprimer autrement pour signifier que le Royaume se situe au-delà de tout ce qui peut être mesuré par la pensée... Sinon par « ... ni un mouvement ni un repos... ». Un Maître de la Parole, à l'inverse d'un philosophe professionnel, se reconnaît à l'absence d'idées précises qu'il avance. Ce qui ne signifie pas qu'il cultive l'ambiguïté et favorise l'obscurantisme par la violence faite au sens commun. Son but est de briser le mental, incurablement dualiste, enclin à favoriser ses propres représentations au détriment de la réalité. Bien sûr, tout le monde aura compris que : « un mouvement et un repos », c'est l'affirmation de la complémentarité, de l'équilibre, de l'harmonie, de l'échange, du mariage, et donc la négation du conflit, de l'exclusion, du dualisme absolu. Ce n'est pas simple : « le monde est un cadavre », mais par ailleurs, « celui qui est privé de lui-même est privé du tout... ». Rappelons que la réalisation est au prix de cette compréhension à la fois discriminante et unifiante. Il a fallu souvent préciser à Metanoïa que syncrétisme n'était pas éclectisme et encore moins dilettantisme... Cette compréhension doit opérer à la manière d'une « pensée sauvage » non-aristotélicienne : le même et son différent ne sont pas séparés ; ils vont l'un et l'autre et s'enroulent dans les circonvolutions du cerveau et des galaxies - sans lieu assignable ni heure fixée de l'instance Eternité - Il y aurait une dialectique tournante et triphasée de la manifestation : création, destruction, repos. La

Présence est donc bien le dénominateur commun de la réalité au mouvement *et* au repos. Ce qui ne signifie pas que le monde soit le réel, ou constitue le réel, mais au contraire que le Réel (majuscule !) est le garant de l'union-opposition des contraires dont la confrontation produit l'étincelle des mondes.

A ce point venu, il est impossible d'échapper au commentaire *obligé* du début de ce logion. Certes la grande révélation du logion 83 sera plus « éclairante », mais l'association des deux parties du logion 50 : « la lumière... » - « un mouvement et un repos » ne se fait pas par hasard. De même au logion 61, nous apprendrons que c'est le disciple « désert » qui sera rempli de lumière tandis que le « partageur » restera plongé dans les ténèbres. C'est que la lumière rend possible à la fois le mouvement *et* le repos. La lumière est née « d'elle-même », elle est donc l'unique, matrice du vivant et tout procède d'elle, sans l'appauvrir, sans l'entâmer ni l'altérer comme telle. Le prisonnier de la caverne, envoûté par le défilé des images qui recouvrent l'écran de sa conscience, est ignorant de ceci : Tout est un, l'Un est tout. Le gnostique, ou plus précisément le pneumatique, ne voit que la lumière ou plutôt voit les images dans la vision de la lumière. Nisargadatta disait : « la seule différence entre nous, c'est que vous, vous voyez des différences et que moi je n'en vois pas ». Voilà pourquoi, *dans* le monde, à celui qui est *du* monde et qui pose la question « quel est le signe de votre Père ? », il est répondu « un mouvement *et* un repos ». Ce qui est scandaleux et essentiellement vrai.

Il est bouleversant de noter la similitude du propos, à vingt siècles d'écart. Au logion 77, Jésus dit : « Je suis la lumière qui est sur eux tous ». Et Nisargadatta proclame dans Je suis, page 131 : « Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves ». A nous de réaliser comment l'Absolu, ici symbolisé par la lumière, se donne l'existence par les deux images antagonistes d'un mouvement *et* d'un repos. A nous de réaliser où est le Réel, bien que caché par la profusion des images qu'il a engendrées de sa propre richesse.

Raymond OILLET



RECHERCHES

LA LUMIÈRE DANS L'EVANGILE SELON THOMAS ET CHEZ NISARGADATTA

Le sens commun veut que seul ce qui peut être perçu soit réel.

De nos jours, la science nous fait douter de la réalité des objets.

En revanche, les sages ont de tout temps dénoncé le caractère fallacieux de ce qui est perceptible ou concevable.

L'approfondissement de la gnose va de paire avec la découverte de ma nature véritable. Si je veux en parler, force m'est de constater que les mots sont impuissants à l'exprimer ; cependant, si je persiste, je suis amené à recourir à des images ou à des symboles. Des mots, très rares, viennent au secours de mon infirmité. Parmi ceux-ci, je relève en premier celui de lumière. Il se révèle être infiniment précieux pour m'aider à passer de l'image à la réalité qu'elle soutient, et, au cours d'échanges entre gnostiques, à favoriser une communion fraternelle. « Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu », dit Jésus (log. 17). Le sens de la **vue** a son correspondant dans la vision. Et je ne peux mieux la qualifier qu'en disant qu'elle est *lumière*. Cette lumière est *noire* nous disent certains soufis ; *sujet* absolu, elle fait voir mais ne peut en aucun cas devenir *objet visible*. Lumière des lumières, elle transcende à la fois lumière et ténèbres tout en étant invisible à l'œil. Seules les images m'empêchent de voir la lumière absolue. La vision de cette lumière m'est donnée quand les images ne la voilent plus :

*Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière (log. 83).*

Dans le langage gnostique, le mot *lumière* a un synonyme qui vient également en aide à ma déficience, c'est celui de *vide* ou *désert*. Écoutons Jésus : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière » (log. 61).

Se départir des images pour retrouver la lumière, c'est tout simplement redécouvrir son origine : « Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même » (log. 50). Agissant ainsi, je respecte l'ordre des urgences pour le cas où je serais tenté de « faire du bien » avant de voir clair et de lâcher prise : « Il y a de la lumière au-dedans d'un être lumineux, et il illumine le monde entier. S'il n'illumine pas, il est ténèbre » (log. 24).

Ainsi le *vide* (d'images) est lumière et la vision dans ma nature propre, qui est, suivant Hui-neng, vision dans le *vide*, est vision de la lumière se voyant elle-même.

Nisargadatta et Jésus se définissent de la même façon. Le premier dit : « Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves » (Je suis, p. 131) ; Et le second : « Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le tout. Le tout est sorti de moi, et le tout est parvenu à moi » (log. 77).

Seuls des êtres rarissimes prennent conscience de leur identité réelle. Il n'empêche que tous les êtres ont la même nature et la même origine. Tous viennent de la lumière et y retournent, même s'ils paraissent voués pour un temps indéfini aux cycles des naissances et des morts : « Vous êtes lumière. Votre nature est lumière qui se produit d'elle-même. Vous êtes seulement lumière », affirme Nisargadatta (Sois, p. 129). A une autre occasion il précise : « La non-action est votre nature même. Elle contient sa propre lumière ; une telle *auto-luminosité* ne correspond à rien d'autre que l'auto-luminosité » (Sois, p. 217). C'est bien la lumière née d'elle-même dont nous entretient Jésus.

Parlant de la connaissance au-delà de la conscience, le Maharaj dit encore : « Elle est seulement lumière, la lumière révélant l'existence » (Sois, p. 233).

La conscience fonctionne comme l'observateur du *film*. Nisargadatta la définit ainsi : « des concepts plus de la lumière », et il poursuit : « On constate la lumière par la vue des objets éclairés, mais la lumière elle-même on ne la voit pas. Vous connaissez le goût du sucré et du salé, mais quel est le goût de votre bouche ? » (Sois, p. 251). Dans le même entretien, il revient sur le même sujet : « Comprenez bien que la nature de cette chaleur, cette lumière, est originellement ce qui est, sans avoir conscience de son existence » (p. 255). On remarquera ici que la *chaleur* est associée à la *lumière*. En d'autres termes, l'amour est inséparable de la connaissance. Jésus disait déjà : « Celui qui est près de moi est près de la flamme, et celui qui est loin de moi est loin du Royaume » (log. 82).

Parlant de la lumière de la connaissance, le Maharaj demande : « Pouvez-vous démontrer la naissance ou la mort de cette lumière, laquelle est sans couleur et en même temps de toutes les couleurs possibles ? » (Sois, p. 255).

Nisargadatta et Jésus mettent tous deux l'accent sur ce à quoi l'œil n'a pas accès, c'est-à-dire sur la vision dans notre nature propre. Ne sommes-nous pas ici dans le droit fil de la gnose éternelle, celle que nous révèle de son côté la Kena Upânishad ? « Ce qu'on ne voit pas par l'œil, ce par quoi l'on voit les yeux, c'est Brahman, sache-le bien ». Or Brahman c'est l'Atman, c'est-à-dire le Soi en nous.

E. G.



MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME



LE MOUVEMENT ET LE REPOS

1/9

Le mouvement est indissociable du repos comme les montagnes le sont des vallées.

Le mouvement coupé du repos, c'est la mort.

Le mouvement lié au repos, c'est la vie sans la mort, c'est la vision qui n'est plus voilée par la vue, la vision, les yeux ouverts ou les yeux fermés.

Il n'y a qu'une naissance, celle de la personne.

Il n'y a qu'une mort, celle de la personne.

Mais je ne suis pas cette personne.

Au départ, le mental s'annexe le corps pour se définir en tant que personne.
La mort à la personne est vie.

Se libérer de la personne, c'est recouvrer la liberté, c'est se libérer.

Il y a réalisation quand la mort à la personne survient avant la mort du corps. A ce moment-là, au lieu d'être programmé par le mental de la personne, le corps l'est par le mental cosmique : le petit monde personnel a fait place au pays sans frontières ; les bonnes et les mauvaises intentions se sont dissoutes dans un univers sans intention et sans mémoire, donc sans projet et sans passé.

La relation du passé avec le futur est ainsi coupée en même temps que le temps sur lequel elle s'appuyait. Plus de passage d'une forme à une autre, plus de transformation, plus d'évolution, plus d'effets liés à des causes, plus de processus de conditionnements, plus de motifs d'action, plus de responsabilité, plus de culpabilité, plus de peur, plus de désir, la Réalité une : « Suis-je un partageur ? ». Si l'identification à la personne persiste jusqu'au bout de la vie du corps, le mental (ou psychisme) peut vouloir proroger sa soi-disant vie, alors son désir de durer va le faire errer par-delà la mort du corps, se dilater, se diluer, se mêler à la masse des autres psychismes dans un univers sans réalité constamment alimenté de rêves et constamment en voie de dilution.

Nous sommes avertis par Jésus de l'importance et de l'actualité de l'enjeu : « Regardez vers celui qui est vivant tant que vous vivez, de peur que vous ne mouriez et ne cherchiez à le voir ; et vous ne pourrez pas le voir » (log. 59). On ne peut voir Celui qui est vivant qu'en étant encore dans le corps, mais dans le corps affranchi du mental. Tant que le mental n'a pas consenti à abdiquer, la vision ne peut nous échoir et, après ce que l'homme appelle la mort, c'est trop tard.

Le mental doit donc mourir avant le corps et non l'inverse, car c'est sa mort qui permet la libération ou résurrection.

Si le mental n'a pas encore abdiqué, une occasion particulièrement propice, la dernière, lui est offerte au moment où le corps va cesser d'exister. D'où l'importance pour un gnostique non encore totalement libéré d'être assisté à ce

moment-là par un ou plusieurs frères en gnose. Nous reviendrons là-dessus dans les Cahiers car la fraternité qui est la nôtre ne saurait se satisfaire de vœux pieux : ce serait contraire au réalisme du vrai gnostique.

13/9

Dans le mouvement et le repos
la lumière joue avec les reflets
et l'océan avec la vague fugitive
jeu inexorable d'un joueur souverain
la construction et la destruction
révèlent un art consommé
où l'habileté égale la maîtrise
on pourrait taxer de rouerie
cet artisan suprême
s'il n'embrassait
dans la reconnaissance de ce qu'il est
jusqu'aux hommes égarés
qui se croient les maîtres de leurs petits jeux
malheur fugace
servitude passagère
car l'harmonie n'est troublée
qu'en apparence.

Emile GILLABERT



20/8

Suis-je fou, ou suis-je entré dans la réalité sans espace ni temps ? Déjà mort, mort à « moi », je suis déjà éternel ! Le moi n'existe pas, il n'y a donc pas de mort ; l'être-esprit est « la » vie éternelle.
Seul existe l'un absolu. Le deux relatif n'existe pas, il n'est que la vision trouble d'un corps-esprit enivré de sa propre puissance, dont le symbole est Satan, l'esprit rebelle.

23/8

Au niveau de l'être la mort n'existe pas.
On ne peut tuer l'être.
La mort n'est qu'une image mentale.
Toutes les perceptions ne sont que des images mentales. Elles ne peuvent révéler l'être sans image.
L'être nu, l'être sans forme, l'être vide, l'être essentiel, est *sans image*.
On ne peut dire qu'il y ait une image essentielle de l'être.
L'être est la réalité qui précède toute image et qui permet aux images d'apparaître et de disparaître.
L'être est sans image. Et il est ainsi toutes les images.
L'être n'apparaît jamais. Il est à l'origine avant tout. En étant seulement, on est retourné à l'origine, on est situé à l'origine. Il suffit d'être, pour faire l'expérience de l'origine. Avoir, savoir, vouloir, pouvoir, tout cela est relatif. Etre n'est pas relatif, mais un seul tout, un absolu.

24/8

A l'origine, tout est un.

Plus on s'approche de cette source officielle, plus on est en accord.

Et plus on est en accord, sans choix, donc sans conflit intérieur, plus le corps-esprit ressent l'unité et s'apaise dans cette unité : il s'unifie.

25/8

En étant seulement, le moi-image disparaît et il ne reste que l'être sans image. C'est une position absolument imprenable, je suis alors vraiment chez moi.

26/8

La vie éternelle de l'être unique est ma nature véritable, ma nature propre, puisqu'elle est celle de tout, dont rien, jamais, ne peut se distinguer, se séparer. Je suis est l'être, total et unique, absolu, et pas autre chose. Je ne suis rien de toutes ces apparences relatives ; en réalité je suis l'être absolu.

C'est là que se situe le paradis perdu.

Contempler toutes choses, sans choix, sans préférences, tout accepter, sans rien rejeter, permet seul de : tout voir, et de voir toute chose, à tout instant, en elle-même unique. Cela aboutit à voir que : tout est un, et que l'un est tout. L'être originel est unique en toute existence, dans un état éternel sans début ni fin. Tout ce qu'on fait, c'est refuser de le voir. Lorsqu'on ne fait plus rien, plus rien que défaire tout ce qu'on fait pour le recouvrir et ne plus le voir, alors l'être est là, présent, l'être originel est vu à nouveau dans sa réalité sans changements. Je suis tous les vivants et tous les morts, sans distinction, je suis le tout, sans autre possibilité d'être, et sans issue possible.

27/8

L'être est la liberté absolue.

Le plus infime lien empêche la révélation, la réalisation de l'être, libre, absolument, sans aucun lien.

La plus infime possession est un obstacle à l'être. Etre un être, ou avoir un moi, n'est pas l'être absolu, libre, qui est tout. Heureux les pauvres, non pas matériellement, mais les pauvres en esprit, libres de toute attache, et qui ne sont plus rien en particulier, et qui, ainsi, sont tout !

28/8

Quelle aberration de voir des êtres particularisés, individualisés, personnalisés, quand le fait d'être est une seule et même réalité ! Unique et identique en tout, partout répandue, mais cachée, voilée, sous des visages divers, sous des apparences multiples. Libéré du moi, l'être qui n'est que liberté absolue, est vu aussi clairement que le soleil dans un ciel sans nuages. L'être unique et universel n'est pas moi : il est tout, et il est toujours !

On ne peut se resituer dans l'être, qu'en se détachant du moi, qu'en se libérant du moi. Ce qui est libre, ne peut être vécu qu'en toute liberté. Le moi est un quelconque esclave, l'être est le roi de l'univers.

Le moi est une « vue mesquine », un point-de-vue inexact, l'être est la « vue juste ».

30/8

Toutes les formes de vie (d'être) ne peuvent être autre chose que la vie (l'être) sans forme. Quand ceci est vu, je suis apte à vivre de cette vie sans forme, détachée de toute forme et présente dans toutes les formes.

C'est la « vie éternelle », où Jésus, depuis vingt siècles, nous convie. Mais, trop occupés à de sérieuses futilités, presque tous nous déclinons son invitation.

La vie éternelle est, indifféremment, consciente (ce qui est vu comme vie) et inconsciente (ce qui est vu comme mort) ; elle réunit, elle unifie, ce qu'on croyait conscient et ce qu'on croyait inconscient, dans une même réalité consciente : l'Esprit.

Tous y sont appelés. Pourquoi si peu acceptent-ils ce seul trésor ; ce qu'ils sont, et non pas ce qu'ils croient posséder ?
Il suffit d'être, sans avoir, pour manger à la même table que Jésus.
Alors, il n'y a plus ni mort ni peur.

L'être véritable se sait immortel, intangible, insaisissable. Comment communiquer cette vérité d'évidence ? En incitant chacun à y goûter par lui-même : en étant, sans aucun avoir !

Celui qui y goûtera sera l'être véritablement immortel. Le jeu vaut la chandelle !
La fin du monde (l'avoir) est le paradis éternel (l'être).
C'est « mon » unique réalité « mon » seul bien !

Il n'y a pas d'autre « moi », d'autre « mien » que l'être qui est « moi », qui est « à moi », que « je suis » ! Cet être qui est tout, qui est éternel, et qui est seul, unique, absolu ! Ce qui, partout et toujours, dit « moi ». Un seul « moi » : l'être de l'univers ! L'Un qui est tout ! « Le Père et moi sommes Un ». Quoi de plus simple ? Il suffit d'être !

31/8

Le « moi » est comparable à une statue, parfois une idole en tout cas une forme figée. Cette statue est sur un piédestal, plus ou moins haut. Il est fatal qu'elle chute, un jour ou l'autre, de son piédestal. Et, plus haut sera le piédestal, plus dure sera la chute. C'est le fait de regarder en arrière, vers le passé, de se souvenir, et d'être fait, constitué, artificiellement composé par un amas de souvenirs agglomérés, qui change l'être en statue figée en un « moi », forcément destiné à être brisé un jour ou l'autre. C'est à cause de la mémoire que le « moi » voit une image, une forme, une continuité, là où il n'y a que l'être sans image, sans forme et sans temps. Si je suis sans mémoire, je suis sans forme et je suis toutes les formes. Je suis neuf à chaque instant neuf. Je suis l'être pur, l'être qui est tout, partout et toujours.

Je suis toute la création, parce que je précède éternellement la création.
L'être véritable n'est pas créé, et toute la création n'est que la multiplicité infinie de son image.

L'être est avant toutes choses, profondément enfoui à l'intérieur des choses, créateur, si l'on veut, des choses et pourtant il ne crée rien, il ne cherche même pas à créer, il est en lui-même, éternellement à l'origine, il est sans la création. C'est là seulement que le moi rejoint l'être. Alors, il n'y a plus de moi, il n'y a plus que l'être. Le trésor a été déterré, ce trésor qui gît, enfoui depuis la création du monde, et sous cette création, enfoui par cette création.

L'idole en or n'est plus que de l'or.

Ce qui n'est pas construit ne peut être détruit. Comment l'être non-né pourrait-il mourir ?

1/9

Réuni à l'être, fondu dans l'être, je suis au paradis, qu'en fait je n'ai jamais quitté... je dormais seulement.

Dans l'être : rien n'arrive, rien ne change, rien ne se transforme, rien ne se fait.
Dans l'être : rien n'est différent, tout est égal. C'est le vrai, le seul moi de l'univers : une extase perpétuelle !

2/9

Être, c'est sans mots et sans pensées ; c'est être ce qui est à chaque instant ; n'être que ce qui est ; et c'est toujours unique. Ni pourquoi, ni comment ! C'est ! Il s'agit de : percevoir avec un mental qui se contente de voir, et de se taire. Le moi est incapable de rien comprendre. La seule issue possible est le Soi, l'être unique, le même en toutes choses.

3/9

« Voir des transformations », chercher les « pourquoi » et les « comment », tout cela reste situé dans le relatif : la causalité spatio-temporelle, et n'ouvre pas à l'absolu : ce qui est seul et sans relation.

Si l'on ne voit pas de transformations, tout est neuf à chaque instant, tout naît et meurt à chaque instant.

C'est en percevant ainsi un monde et un moi nouveaux à chaque instant, sans relation avec le passé ou le futur, et sans forme (car toute transformation reste une forme), sans cause et sans effet, qu'on peut percevoir l'absolu, sans forme, donc sans transformation, ce qui demeure identique, qui ne naît ni ne meurt. Ce n'est qu'acceptée telle qu'elle est réellement que l'infinie multiplicité se révèle l'unité, l'absolu, ce qui demeure et ne peut changer, l'être, mon être, véritable.

L'être absolu, manifesté par toute la création, demeure en lui-même, éternellement incréé.

C'est l'être nu, découvert sous la poussière accumulée des siècles.

Marcel CONRAD





BIBLIOGRAPHIE

UN EVEILLE CONTESTATAIRE

Nous donnons ci-après le début d'un ouvrage (1) dont le titre - piège ne peut égarer les auditeurs qui ont suivi les conférences de l'auteur. Ne parlons pas d'enseignement puisque cet auteur - U.G. - se défend de transmettre un message et d'offrir un « modèle » aux chercheurs.

Né en 1918 en Inde du Sud, issu d'une famille de brahmanes, Uppaluri Gopala « Krishnamurti » (2) a maintenant la soixantaine. Il avait 49 ans lorsque se produisit son « éveil » accompagné d'une singulière « alchimie » physiologique.

La sévère remise en cause qui apparaît dans cette 1ère partie autobiographique atteint avec virulence et verveur les traditions les plus vénérées de son pays. Sa critique radicale condamne en fait les voies de la recherche « spirituelle » et fait bon marché des textes sacrés et des disciplines. On soupçonne que son « conditionnement » a entraîné sous l'influence d'un milieu à la fois « intégriste » et théosophique un « ras le bol » qui va jusqu'à la dérision celle qui est familière à la jeunesse actuelle.

Toute recherche dite « spirituelle », assure-t-il, fait obstacle à l'« état naturel » qui est toujours le nôtre. La seule « réalisation — cet « éveil » qu'il a connu et qu'il qualifie de « calamité » — est justement la prise de conscience de cet « état naturel » ; elle s'est accompagnée pour lui d'expériences bouleversantes allant jusqu'à la sensation de la mort physique. Là s'arrête sa « biographie ». Il ne connaît plus que le fonctionnement dynamique d'un corps éprouvant des sensations dissociées incompatibles avec toute continuité psychologique et avec le jeu mental des illusions, le mental n'intervenant que dans un domaine essentiellement pratique.

U.G ne semble pas avoir connu Nisargadatta bien que curieusement les deux messages se situent dans la même période chrono-

(1). The Mystique of Enlightenment. The unrational ideas of a man called U.G. Goa, India, 1982.

(2) Krishnamurti, nom courant en Inde, n'implique aucune parenté et n'est pas un nom de famille. L'autre Krishnamurti dont U.G. a suivi l'enseignement et qu'il récuse aujourd'hui s'appelle comme on sait Jiddu.

gique. Plus sereine et plus nuancée chez Nisargadatta, la critique des concepts admis et des tendances euphorisantes qui apparaissent dans certaines traditions se retrouve chez l'un et chez l'autre : au départ ardente soif de l'expérience libératrice, rejet du « Dieu » créé par l'homme, inefficacité des rites et des religions émotionnelles, conditionnements créateurs d'une personnalité empruntée etc...

Chez Nisargadatta toutefois, une métaphysique apparaît en filigrane, et le chercheur attentif est mis en mesure au cours de sa vie quotidienne d'éprouver la réalité de cette métaphysique vécue par lui à sa manière propre. Au cours d'une lecture, un peu rapide et qui doit être approfondie, nous n'avons découvert rien de tel chez U.G.

Le Gnose du Kali Juga ne peut rejeter des témoignages aussi subversifs. C'est elle qui est vivante et non ses avatars historiques. Le Bouddhiste par exemple se sent autorisé à « bouleverser » les sutras et à jeter au feu par grand froid les statues de bois du Bouddha !..

Ceci dit, les interrogations majeures demeurent. Il appartient à chacun de les résoudre, ou de les transcender grâce à son gourou intérieur.

Paule[™] Saïvan

La Mystique de l'illumination. Les idées irrationnelles d'un homme appelé U.G. (Uppaluri Gopala Krishnamurti. - Goa (Inde), 1^o éd. 1982)

1ere partie : U.G. (Entretiens en Inde et en Suisse 1973 - 76).

Introduction. On me dit « illuminé ». Je déteste ce terme. Les gens ne peuvent trouver d'autre terme pour décrire mon mode de fonctionnement. Je précise dès maintenant qu'il n'existe absolument rien de tel que l'illumination. Je peux le dire puisque toute ma vie j'ai cherché à devenir un homme illuminé et j'ai découvert que l'illumination n'existe pas. Ainsi donc la question de savoir si une personne particulière est illuminée ou non ne se pose pas... Je ne vais pas pousser de hauts cris pour un Bouddha du 6^{me} siècle av. J.C., sans parler de tous les autres prétendants que nous avons parmi nous. C'est un ramassis d'exploiteurs qui prospèrent grâce à la naïveté des gens. Il n'existe aucun pouvoir hors de l'homme. L'homme a créé Dieu sous l'impulsion de la

Peur. Il s'ensuit que le problème, c'est la Peur, ce n'est pas Dieu.

J'ai découvert par moi-même et pour moi-même qu'il n'y a pas de soi à réaliser : c'est de cette « réalisation » là que je parle. Ça vient comme un coup de vent fracassant. Ça vient comme un coup de foudre. Vous avez tout « investi » dans le même panier et vous découvrez soudain qu'il n'y a pas de soi à découvrir, pas de soi à réaliser et vous vous dites : Que diable ai-je fait toute ma vie ! Ça vous démolit.

Toutes sortes de choses me sont arrivées et voyez vous j'ai dû traverser tout ça ! La douleur physique était insupportable. C'est bien pour ça que je vous dis que vous ne pouvez souhaiter cela. Je voudrais pouvoir vous en donner un aperçu, vous le faire *toucher* et vous n'auriez alors aucun désir de passer par là. Ce que vous poursuivez n'existe pas. C'est un mythe. Vous ne sauriez vouloir avoir affaire à cela...



Je prétends, voyez-vous, que les *mots* que vous employez, qu'il s'agisse d'illumination, de liberté, de moksha ou de libération, tous ces mots là sont *chargés*, ils ont leur connotation propre. La *chose* elle-même ne peut survenir au moyen d'un effort de votre part. Elle arrive, tout simplement. Et pourquoi elle arrive à tel individu plutôt qu'à tel autre, je ne le sais pas...

Q. *C'est ainsi que cela vous est arrivé ?*

U.G. Ca m'est arrivé.

Q. *Quand, monsieur ?*

U.G. Dans ma quarante-neuvième année... Mais quoique vous fassiez en direction de votre recherche, poursuite ou quête de la Vérité ou de la Réalité vous arrache à votre *état naturel*, cet état qui est *toujours* le vôtre. Ce n'est pas une chose que vous pouvez acquérir, obtenir, accomplir comme un résultat de votre effort et c'est pourquoi j'emploie le mot «a-causal». Ça n'a pas de cause, mais d'une manière ou d'une autre la recherche prend fin...

Q. *Et vous pensez Monsieur, que ce n'est pas le résultat de la recherche ? Je vous le demande parce que j'ai entendu dire que vous aviez étudié la philosophie, que vous étiez en contact avec des gens religieux...*

U.G. La recherche, voyez-vous, vous éloigne de vous-même. Elle est dans une direction opposée. Il n'y a aucun rapport entre les deux.

Q. *C'est donc arrivé en dépit de et pas à cause de...*

U.G. *En dépit de*, oui, c'est le mot. Tout ce que vous faites rend impossible ce qui est déjà là, prêt à s'exprimer. C'est cela même que je qualifie d'« état naturel ». Vous êtes *toujours* dans cet état. Ce qui l'empêche de s'exprimer, c'est la recherche. La recherche est *toujours* dans la mauvaise direction et donc tout ce que vous considérez comme *sacré* intervient comme une contamination dans votre conscience. Peut-être n'aimez-vous le mot « contamination » (Rire) mais tout ce que vous considérez comme *sacré, saint* et *profond* est une contamination.

C'est ainsi qu'il n'y a rien que vous puissiez faire. Le remède n'est pas à votre portée. Je n'aime pas me servir du mot « grâce » parce qu'alors la question se pose : la grâce de qui ? Vous n'êtes pas un individu spécialement choisi. Vous *méritez* cela, je ne sais pas pourquoi...

Si cela m'était possible, je serais disposé à aider quelqu'un mais c'est là quelque chose que je ne peux pas donner. Pourquoi d'ailleurs le donnerais-je ? C'est ridicule de demander ce que l'on possède déjà.

Q. *Mais moi je ne sens pas comme vous que je le possède.*

U.G. Ce n'est pas la question de sentir. Ce n'est pas la question de savoir. Vous ne *saurez* jamais. Vous n'avez absolument aucun moyen de savoir cela par vous-même. Cela s'exprime spontanément. Il n'y a rien de conscient...

Q. *En a-t-il été ainsi dès l'origine, à partir du moment où vous avez pris conscience de vous-même ?*

U.G. Non, je ne peux pas dire cela. J'étais en quête de quelque chose, comme tous ceux qui sont élevés dans une atmosphère religieuse. C'est dire que la réponse à votre question n'est pas facile. Il me faudrait préciser tout l'arrière plan (Background) (1) j'en viendrai peut-être là, je ne sais pas (Rire)

Q. *Par pure curiosité cela m'intéresserait beaucoup de savoir comment ces choses vous sont arrivées à vous personnellement avec une telle intensité de conscience ?*

U.G. Vous savez, c'est une longue histoire. Et ce n'est pas si simple.

Q. *Nous aimerions l'entendre.*

U.G. J'aurai à vous raconter toute ma vie. Ça me prendra beaucoup de temps. L'histoire de ma vie se déroule jusqu'à un certain point et puis s'arrête court. Il n'y a plus de biographie...

(1) Background : Arrière-plan : traduction littérale peu satisfaisante. Il s'agit en fait de tout le passé culturel d'un individu, de son conditionnement.

Les deux biographes qui se sont intéressés à ma biographie ont deux points de vue différents. Pour l'un, ce qui m'a conduit là ce sont mes activités : sadhana, éducation, tout l'arrière-plan. Et moi je dis que c'est : en dépit de tout cela (Rire). L'autre biographe ne se soucie pas de mon commentaire : parce que cela ne fournit pas matière à un gros volume (Rire) et c'est cela qui l'intéresse. Les éditeurs aussi s'intéressent à ce genre de chose. C'est bien naturel puisqu'on travaille là dans un domaine où intervient la relation de cause à effet. On s'attache alors à découvrir la cause : comment est arrivé ce genre de chose. Et nous en revenons à notre point de départ : la case N° 1. Nous sommes concernés par le « comment ».

Mon arrière-plan est sans valeur. Il ne peut offrir un modèle car l'arrière-plan de chacun est *unique*. Chaque événement de votre vie est unique à sa manière. Nos conditions d'existence, notre environnement, tout cet ensemble est différent...

Q. *Je ne suis pas en quête d'un modèle à offrir au monde. Ce n'est pas de ce point de vue que je vous interroge... Et il ne s'agit pas de vous imiter mais cela peut, qui sait ? nous concerner... Je ne veux pas partir avant d'apprendre de vous la vérité.*

U.G. Il vous faudrait un YAMA (1) pour répondre à vos questions !

Q. *Si vous ni voyez pas d'inconvénient, soyez YAMA.*

U.G. Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais il faut m'aider. Vous voyez : je suis dans l'embarras... Je ne sais par où commencer. Par où finir, ça, je sais (Rire) je vais donc devoir vous raconter l'histoire de ma vie.

Q. *Nous l'écouterons volontiers.*

U.G. Ca ne vient pas...

Q. *Il y faudrait l'inspiration.*

U.G. Je ne l'ai pas. Et je suis bien la dernière personne capable d'inspirer quiconque. Je vais devoir vous dire, afin de satisfaire votre curiosité, l'aspect minable de ma vie.

J'ai été élevé dans une atmosphère très religieuse. Mon grand-père était un homme très cultivé. Il connaissait Blavatsky, la fondatrice de la Société théosophique, Alcott et ultérieurement la seconde et la troisième génération de théosophes.

Mon grand-père était un grand juriste, un homme très riche, un homme vraiment cultivé et curieusement très orthodoxe — une

(1) YAMA : Forme bénie. Dieu kshatria de l'hindouisme.

sorte d'enfant — métis : orthodoxie, tradition d'une part et d'autre part l'opposé : théosophie, etc... Il n'a pas réussi à trouver l'équilibre : ce fut là le début de mon problème...

Des savants figuraient sur les feuilles de paie de mon grand-père et il s'attachait à créer pour moi une atmosphère intense et à m'élever rigoureusement sous l'inspiration des théosophes et consorts. Tous les matins ces types-là venaient lire les Upanishads, Panchadasi, Nishkarmaya, Siddhi avec commentaires sur commentaires, cela de 4 à 6 heures et ce petit bonhomme de 5, 6 ou 7 ans, je ne sais plus, était forcé d'écouter ces conneries (Foutaises ?). Tant et si bien qu'à sept ans je pouvais réciter nombre de passages de ces textes. Des foules de « saints » visitaient la maison, entre autres ceux de l'Ordre de Ramakrishna. C'était une maison ouverte à tout saint homme. C'est ainsi que tout jeune, j'eus l'occasion de découvrir qu'ils étaient tous des hypocrites. Ils disaient certaines choses, ils y croyaient et leurs vies étaient superficielles — *un néant*... Voilà ce qui est au départ de ma recherche.

Mon grand-père avait l'habitude de méditer (Il est mort et je ne veux rien dire de mal à son sujet). Il méditait deux ou trois heures dans une salle de méditation privée. Un jour un bébé d'un an et demi à deux ans se mit à crier pour quelque raison. Et ce type-là descendit et se mit à battre l'enfant qui en devint presque bleu, cet homme là qui méditait tous les jours !... Voyez vous ça ! Qu'avait-il fait là ! Je n'aime pas employer un terme psychologique mais on ne peut l'éviter : c'est une expérience *traumatisante*. Il doit y avoir quelque chose de drôle dans tout ce business de méditation. La vie de ces gens-là est superficielle et vide. Ils parlent à merveille. Ils s'expriment dans un beau style mais qu'en est-il de leur vie ? Qu'y a-t-il chez eux qui ne tourne pas rond ? (Mais je n'entends pas m'ériger en juge !).

Et tout cela allait bon train mais j'étais impliqué dans tous, ces trucs... Y a-t-il vraiment quelque chose dans ce qu'ils professent : le Bouddha, Jésus, les grands maîtres... Tout le monde parle de moksha, de libération, de liberté. Qu'en est-il ? Je veux le savoir par mes propres moyens. Ce sont là des types inutiles mais il doit bien y avoir de par le monde une personne qui soit l'incarnation, l'apôtre de tout cela. Si l'en existe une, je veux la découvrir.

Bien des choses arrivèrent par la suite. Il y avait alors un homme qui se nommait Sivananda Sarasvati, un évangéliste de l'hindouisme. Entre 14 et 21 ans (je saute ici d'insignifiants événe-

ments) j'allais très souvent le voir et j'accomplissais tout, toutes les « austérités ». J'étais bien jeune mais bien décidé à découvrir s'il existait quelque chose comme « moksha » et je voulais la posséder cette « moksha ». Je voulais me prouver à moi-même et à tout le monde qu'il ne pouvait y avoir d'hypocrisie chez ces gens là (ce sont tous des hypocrites !) Alors j'ai pratiqué le yoga, j'ai pratiqué la méditation. J'ai tout étudié. J'ai eu toutes les expériences dont parlaient les livres : *samadhi*, *super-samadhi nirvikalpa samadhi*... La pensée peut créer n'importe quelle expérience désirée par toi : bonheur, béatitude, extase, dissolution dans le néant — toutes ces expériences -là. Ce n'est donc pas ce que je cherche puisque je suis toujours la même personne accomplissant mécaniquement tout cela. Les méditations sont pour moi sans valeur. Elles ne me mènent à rien.

C'est alors, voyez-vous, que la sexualité devint un formidable problème pour le jeune homme que j'étais. Voilà quelque chose de naturel, un fait biologique, une impulsion du corps humain. Pourquoi donc s'obstinent-ils à refuser le sexe, supprimant ainsi quelque chose de naturel, quelque chose qui fait partie de la totalité pour acquérir quelque chose d'autre. C'est pour moi plus réel, plus important que moksha, que la libération... La réalité la voici : je pense aux dieux et aux déesses et j'ai... des rêves troublés !, oui, c'est cela qui m'arrive. Et pourquoi me sentirais-je coupable ? Je n'ai aucun contrôle sur ce qui m'arrive ainsi. La méditation ne m'a pas aidé, l'étude ne m'a pas aidé, mes disciplines ne m'ont pas aidé. Je ne touche pas au sel, je ne touche jamais aux piments et aux épices. Et voilà qu'un jour je trouve ce type — Sivananda — en train de manger derrière les portes closes des mangues en saumure ! Voilà donc un homme qui s'est tout refusé dans l'espoir d'obtenir quelque chose mais cet homme - là ne se contrôle pas lui-même. C'est un hypocrite (je ne veux pas dire du mal de lui). Ce genre de vie ne me convient pas.

(Suite dans le prochain Cahier)

ALFRED SAPIN, POÈTE GNOSTIQUE

La gnose est connaissance et re-connaissance de ce que *je suis* essentiellement. Pour essayer d'exprimer cette ultime Réalité, des approches diverses sont tentées, certaines empruntent un langage didactique qui révèle bien vite ses limites. Comment, en effet, expliquer l'inexplicable avec les mots du langage courant ? Mais surtout comment communiquer, échanger, partager quand on poursuit une quête entièrement orientée vers ses origines, quête que seuls approfondissent des êtres rarissimes ?

Jésus précise : « *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères* » ; souvent, il a recours à la parabole pour que seul l'initié perçoive le sens caché au profane. Cependant les questions qu'on lui pose ne permettent pas d'éviter les quiproquos que fait naître une situation où les interlocuteurs ne sont pas au même niveau que le maître. Parfois le texte représente une véritable énigme ou koan, que seul peut résoudre celui dont la recherche intérieure est suffisamment avancée. Dans ce cas, le texte est protégé naturellement de l'immixtion profane.

Parmi les diverses approches de la Réalité, la Poésie demeure un moyen privilégié lorsqu'elle se confond avec la gnose, c'est-à-dire lorsqu'elle devient connaissance et re-connaissance de ce que *Je Suis*.

La rencontre d'un poète est toujours un événement d'une rare qualité et quand celui-ci œuvre dans le domaine de la gnose la joie devient émerveillement.

On est saisi d'admiration devant ce qui se fait dans l'ici et maintenant quand la création poétique est libérée du poids de la mémoire et des rêves du devenir.

J'avais lu dans «Poésie 84», numéro 2, quatre poèmes d'Alfred Sapin précédés d'une présentation de l'auteur. Un poète parmi vingt autres, mais un poète pas comme les autres. Jugez-en tout de suite par le premier de ses poèmes :

*Chaque matin, à chaque éveil,
avec le secours
du soleil du cœur,
et de la nuit du cœur,
je reprends l'instant obscur et manqué jadis, de ma
naissance,
afin de recouvrer l'état
que j'ai connu avant le premier souffle
et que je rejoindrai après le dernier souffle
et que Je suis.*

Obéissant à mon impulsion, j'écrivis sur-le-champ à Alfred Sapin. Depuis, j'ai eu la joie de le rencontrer et de prendre connaissance d'un manuscrit de 200 poèmes ; j'ai appris que le manuscrit ne représente qu'une partie de l'œuvre du poète, et que, en dehors des quatre poèmes parus dans « Poésie 84 », son œuvre n'avait jamais été publiée.

Alfred Sapin, la soixantaine, les cheveux blancs, l'œil d'un bleu très pur, parle volontiers de la genèse de ses poèmes et des épreuves qu'il a dû surmonter pour qu'ils voient jour, car sa vie a été fertile en souffrances de toutes sortes. Il met l'accent sur le caractère impérieux du travail intérieur qui, depuis toujours, fait surgir ses poèmes. Vous remarquerez l'expression *depuis toujours*. On est gnostique ou on ne l'est pas. Lorsqu'on a au fond de soi cette quête dévorante, il est impossible de dire quand l'aventure a commencé pour la bonne raison que le gnostique est non-né. Le poème, au dire du poète, naît, comme *une irruption d'un instant suprême dans l'enchaînement de l'expérience banale*. Le plus souvent Alfred Sapin est *éveillé au milieu de la nuit par une image qui se présente comme un point d'origine à partir duquel tout vient et suit, se compose et s'ordonne, à la seule condition qu'il obéisse à la sollicitation initiale*. Ce qui se vit alors est porteur de force, de lucidité et de paix prolongeant le présent libérateur.

Le poète a été très tôt convaincu du caractère superficiel et exhibitionniste de notre culture occidentale. Il estime que, à quelques exceptions près, la « production culturelle » moderne est *placée sous le signe d'une exploration et d'une exploitation complaisante, fatale, fermée de la médiocrité, de l'angoisse, de l'enfer*.

Pendant Alfred Sapin estime que la chance providentielle de sa vie a été sa rencontre de l'œuvre de René Guénon qui l'a *conduit à la découverte des civilisations traditionnelles non occidentales, des principes de connaissance et de sagesse initiatiques qui sont affirmés à leur source et des réalisations que ces principes ont inspirés*.

Merveilleuse découverte ! Ce que la pensée orientale véhiculait, il le trouvait au plus profond de lui-même. Ainsi, par un travail intense d'intériorisation, il a rejoint un niveau où les correspondances sont universelles. En revenant toujours à ces grands textes orientaux, le poète retrouve des voix amies qu'il ne cesse d'écouter. Il prête également une oreille très attentive à la voix d'amoureuse initiation des grands soufis.

Occultée en Occident par les religions et les philosophies du devenir, la gnose a été condamnée à un cheminement souterrain ; la poésie a été tout au long des siècles privée de sa source véritable d'inspiration, car elle ne se nourrit pas de projections. Il est faux de prétendre que la création poétique a recours à l'imagination. La poésie, comme en témoigne l'œuvre d'Alfred Sapin, est attention à la Vie, à la Présence, au Réel.

C'est ainsi que, dans un monde indifférent, quand ce n'est pas hostile, la gnose éternelle continue aujourd'hui à se faire entendre par des êtres rarissimes. Les *Cahiers Métanoïa*, qui sont centrés sur la gnose, sont heureux d'accueillir un poète gnostique. Ils vont ouvrir largement leurs colonnes à ses poèmes dans de nombreux numéros si toutefois les circonstances leur permettent de durer dans un univers où les formes passent si vite.

E.G.

*Sommeil lorsque ton don très doux efface la peine de ma chair
et jusqu'à la connaissance de mon souffle et du battement
de mon cœur, Celui sans nom qui m'approche sous ton voile
d'oubli, m'aime et je L'aime, jusqu'à être Lui-même
en cessant de savoir que je suis et que je L'aime.*



*Comme l'aurore est l'oubli de la nuit,
midi l'oubli de l'aube,
et la chute du soir oubli du jour défunt,
d'heure en heure, ma vie se rit de toute attache.*

Je ne sais plus qui j'étais hier.

*Les légendes perdues des images de ma mémoire,
comme une brume bue par le jour lumineux,
s'effacent sous la gloire du cœur flamboyant.*

*Mon cœur encombré de mémoire,
mon cœur a vaincu ma mémoire.*

Mon cœur nu bat pour le Soleil.

Le Soleil bat par mon cœur nu.

Le Soleil est le cœur du ciel.

A cheval sur l'éclair de l'Unité
qui étreint dans l'éclat de rire
d'un seul lieu et d'un seul instant
d'un seul cœur
la colossale innombrable et entière multiplicité des
atomes de l'univers,
à travers l'effroi puis la fête
de mon corps aimé et quitté,
je me lève éperdument ravi et ivre
dans la splendeur de la flamme.

Et la gloire du Pôle est partout et nulle part
car elle est musique.

Et mille et mille soleils veillent sur la nuit de
la grotte du cœur.



Flamme juste moment de jeu universel
à réduire la pesanteur
de la bûche
à son nul poids de soleil

Et voici dans l'instant du corps
le cœur de l'homme
savoureuse blessure par le cri de laquelle
la poussière innombrable des atomes
réalise et connaît son unité
(dans une étreinte et une union)
qui tend et détend et entend l'univers entier
en un unique lieu en un unique instant Toute fête
et Toute Jouissance et Eternelle Connaissance
Et Toute Musique et Toute Danse
Et Toute Flamme
Et Tout Soleil.

PAROLES DE JÉSUS ET PENSÉE ORIENTALE

d'Emile GILLABERT

(1 volume 15 × 21 cm, 264 pages)

C'est avec joie que les lecteurs de METANOIA accueilleront la nouvelle édition de *Paroles de Jésus et Pensée orientale*, ouvrage qui constitue non seulement un jalon très important dans l'élaboration de l'œuvre d'Emile Gillibert, mais qui encore, pris séparément, constitue le seul travail à caractère authentiquement philosophique et scientifique, qui parvienne à éclairer les véritables parentés existant entre Paroles de Jésus et Enseignement d'Orient. La thèse en est la suivante : le véritable enseignement de Jésus est celui qui est rapporté dans l'Évangile selon Thomas. Cet enseignement possède des éléments rigoureusement identiques à ceux qui sont déjà communs aux grands enseignements non-dualistes d'Orient, particulièrement le Védantisme et le Chan issu du Bouddhisme et du Taoïsme, plus près de nous, du Soufisme. Le seul outil exégétique capable d'opérer ces rapprochements, en même temps qu'il facilite l'approfondissement de chacune de ces voies, est la Métaphysique traditionnelle dont René Guénon s'était efforcé, sa vie durant, de dresser un catalogue des grands thèmes.

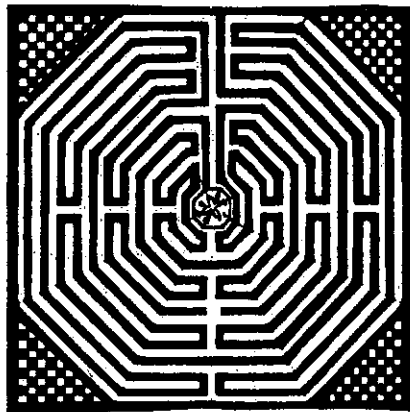
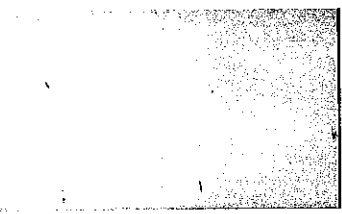
La tâche que s'est assignée Emile Gillibert est difficile et redoutable. Il convient d'en parler au présent puisque son œuvre, qui s'est approfondie dans tous ses ouvrages, se poursuit toujours dans ces Cahiers. Depuis sa découverte en 1945, l'Évangile selon Thomas fait l'objet de multiples tentatives visant à le dénaturer ou à en minimiser la portée. La dernière en date, diffusée l'an dernier par les bons soins de la Revue Archéologia, et due en grande partie à la plume de l'abbé **Ménard**, appela une réponse qui fit l'objet d'un numéro spécial de la Revue Question de (n° 53) et le débat est loin d'être clos... Poursuivant le travail engagé dans *Saint Paul* également publié par les Ed. Métanoïa un an plus tôt, *Paroles de Jésus et Pensée orientale* s'attaquait à des positions dogmatiques soutenues à la fois par l'Église et par une partie de l'Université, peu soucieuse de donner une orientation radicalement nouvelle à une querelle vieille de deux mille ans, tristement illustrée de crimes et de persécutions. Néanmoins, par son étude patiente et courageuse, E. Gillibert parvient à prouver, autant par des citations empruntées aux Canoniques que par des citations de Thomas, que Jésus s'appliqua constamment à réfuter ou à repousser catégoriquement, et le messianisme qui est l'élément fondamental de la religion juive officielle, et le dualisme absolu qui rend le créateur inaccessible à la créature, celle-ci étant souillée par le péché; qui établit la discrimination entre les sexes et renforce toujours cette espèce de matérialisme spirituel qui confond individu et personne, témoin du Suprême et entité corps-mental. C'est autour de la notion de Royaume, omniprésente dans tous les Évangiles, qu'E. Gillibert organise sa minutieuse recherche. Il en ressort finalement que le Royaume, s'il est bien inaccessible aux projections mentales, est aussi le lieu à jamais présent qu'habitent les disciples « déserts », ceux qui ont retrouvé l'esprit d'enfance, qui ont trouvé l'identification au Père en perdant toute définition par les choses du monde. Et l'intérêt de cette démonstration réside dans le fait qu'en même temps qu'elle éclaire certains passages incompris des Canoniques et qu'elle donne sa véritable dimension à l'Évangile selon Thomas, elle met progressivement à jour ces multiples ramifications entre l'enseignement de Jésus et celui des Maîtres orientaux, prouvant qu'il existe bien un corpus métaphysique identique dans toute la Tradition ésotérique. La seule condition d'accès à ce

Royaume : le changement de mentalité (métanoïa) qui délivre la connaissance exhaustive de soi-même ; l'abandon de toutes les préventions inspirées par l'identification au corps-mental, un choix clair et courageux qui brise l'obsession de l'imaginaire et ouvre l'accès à cette pure lumière du Royaume qui est aussi notre nature propre.

Sans doute ne conseillerons-nous jamais assez à celui qui voudrait s'engager dans cette aventure proprement révolutionnaire, la lecture des autres ouvrages d'E. Gillibert qui, chacun ayant sa spécificité, approfondissent tous les aspects de cette vaste entreprise : *Saint Paul, Moïse, Jésus et la Gnose...* Mais on doit à *Paroles de Jésus et Pensée orientale* de signaler ce qui semble à nos yeux le plus capital : que la Vérité est une et que son pouvoir s'est manifesté partout et en tout temps pour susciter des enseignements en apparence distincts, parce qu'adaptés à des cultures étrangères les unes aux autres, et pourtant identiques en profondeur. Ce qui est le signe le plus évident de la puissance libératrice de cette Vérité, de son universalité, preuve de l'amour que le Soi se porte à lui-même en ses multiples avatars.

R. Oillet





POESIES

*Dehors s'épuisent
les forces du bleu
Je peine à remonter
le temps de mon âge
et je suis toujours
aussi maladroite J'écrase les campanules
au fond des herbes hautes
Je ne peux caresser
l'oiseau sans l'étouffer
Je ne sais comment rire
pour cacher ma stupeur
d'être voyage du sang et
blessure à toute heure Pourtant
mon cri n'est
pas douleur mais
invocation vitale
à l'incommunicable
liberté de
n'être
pas*

manoune

1950

1951



1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

DANSES...

*D'un trait voulant fixer
l'espace
ma plume s'envola
au vent*

*Héliambule
fou de lumière
je danse
sur un fil doré*

*Dansons la gigue
fugace
pile mort et face
vivant*

*D'un pas voulant garder
la trace
le sol se révéla
mouvant*

*Ondicule
d'or éphémère
un souffle
module mon pied*

*Dansons la gigue
fugace
pile mort et face
vivant*

*Au point secret
où tout s'efface
danse le flot léger
qu'ébouriffe le vent*

*Somnambule
des clairs de terre
je danse
l'immobilité*

Mireille